

II. Langage et pensée

A. Peut-on penser sans langage ?

1. La pensée préexiste au langage

Nous sommes spontanément enclins à penser qu'il existe une pensée qui préexiste au langage. Le langage ne serait qu'un moyen d'exprimer et de communiquer des idées qui sont en nous indépendamment de lui. Cette conception du langage comme un simple instrument extérieur à la pensée et qui permet de l'exprimer de manière transparente est celle de Descartes et de Hobbes. Pour Hobbes notamment, les mots (et les signes en général) ne sont qu'un moyen de nous rappeler nos pensées. Ils ne signifient pas par eux-mêmes :

L'usage général de la parole est de transformer notre discours mental en discours verbal, et l'enchaînement de nos pensées en un enchaînement de mots ; et ceci en vue de deux avantages : d'abord d'enregistrer les consécutives⁵ de nos pensées ; celles-ci, capables de glisser hors de notre souvenir et de nous imposer ainsi un nouveau travail, peuvent être rappelées par les mots qui ont servi à les noter ; le premier usage des dénominations est donc de servir de *marques* ou de *notes* en vue de la réminiscence. L'autre usage consiste, quand beaucoup se servent des mêmes mots, en ce que ces hommes se signifient l'un à l'autre, par la mise en relation et l'ordre de ces mots, ce qu'ils conçoivent ou pensent de chaque question, et aussi ce qu'ils désirent, ou qu'ils craignent, ou qui éveille en eux quelque autre passion. Dans cet usage, les mots sont appelés des *signes*.

Thomas Hobbes, *Léviathan* (1651)

Mais comment peut-on penser sans langage ? L'exemple des enfants sauvages (ex : Victor de l'Aveyron, cas étudié à la fin du XVIII^e siècle) montre que le langage semble indispensable à la pensée. Car la pensée consiste à utiliser des *concepts* (cheval, bleu, fatigue, etc.), c'est-à-dire à regrouper tout un ensemble de sensations dans une catégorie commune. Or comment utiliser une telle catégorie sans un représentant sensible pour la manipuler ? Les mots sont ces « poignées » sensibles par lesquelles nous manipulons le plus souvent les concepts. Mais les représentations mentales peuvent jouer le même rôle. Ainsi, même si nous étions capables de penser en dehors de toute *langue* (français, anglais...), cela ne signifierait pas pour autant que nous pouvons penser sans langage, car nos représentations mentales elles-mêmes constitueraient un premier langage.



2. Pensée et langage sont indissociables

Qu'est-ce que penser, sinon se parler à soi-même dans sa tête ? La pensée est un dialogue intérieur de l'âme avec elle-même.

Donc, pensée et discours, c'est la même chose, sauf que c'est le dialogue intérieur et silencieux de l'âme avec elle-même que nous avons appelé de ce nom de pensée.

Platon, *Sophiste*, 264a-264b

Théétète. – Qu'est-ce que tu appelles penser ?

Socrate. – Une discussion que l'âme elle-même poursuit tout du long avec elle-même à propos des choses qu'il lui arrive d'examiner. C'est en homme qui ne sait pas⁶, il est vrai, que je te donne cette explication. Car voici ce que me semble faire l'âme quand elle pense : rien d'autre que dialoguer, s'interrogeant elle-même et répondant, affirmant et niant. Et quand, ayant tranché, que ce soit avec une certaine lenteur ou en piquant droit au but, elle parle d'une seule voix, sans être partagée, nous posons que c'est là son opinion. De sorte que moi,

⁵ Les enchaînements.

⁶ Socrate prétendait toujours ne rien savoir.

avoir des opinions, j'appelle cela parler, et que l'opinion, je l'appelle un langage, prononcé, non pas bien sûr à l'intention d'autrui ni par la voix, mais en silence à soi-même.

Platon, *Théétète*, 189e-190a

Merleau-Ponty soutient que pensée et langage sont indissociables. On pourrait objecter que nous pensons parfois « d'un seul coup », sans mots. Mais c'est une illusion, dit Merleau-Ponty :

D'abord la parole n'est pas le « signe » de la pensée, si l'on entend par là un phénomène qui en annonce un autre comme la fumée annonce le feu (...). [La parole et la pensée] sont enveloppées l'une dans l'autre, le sens est pris dans la parole et la parole est l'existence extérieure du sens. Nous ne pourrions pas davantage admettre, comme on le fait d'ordinaire, que la parole soit un moyen de fixation, ou encore l'enveloppe et le vêtement de la pensée. (...)

Pourquoi la pensée chercherait-elle à se doubler ou à se revêtir d'une suite de vociférations, si elles ne portaient et ne contenaient en elles-mêmes leur sens ? Les mots ne peuvent être les « forteresses de la pensée », et la pensée ne peut chercher l'expression que si les paroles sont par elles-mêmes un texte compréhensible et si la parole possède une puissance de signification qui lui soit propre. Il faut que, d'une manière ou de l'autre, le mot et la parole cessent d'être une manière de désigner l'objet ou la pensée, pour devenir la présence de cette pensée dans le monde sensible, et, non pas son vêtement, mais son emblème ou son corps. Il faut qu'il y ait, comme disent les psychologues, un « concept linguistique » (...) ou un concept verbal (...), une « expérience interne centrale, spécifiquement verbale, grâce à laquelle le son entendu, prononcé, lu ou écrit devient un fait de langage ». (...) La pensée n'est rien d'« intérieur », elle n'existe pas hors du monde et hors des mots. Ce qui nous trompe là-dessus, ce qui nous fait croire à une pensée qui existerait pour soi avant l'expression, ce sont les pensées déjà constituées et déjà exprimées que nous pouvons rappeler à nous silencieusement et par lesquelles nous nous donnons l'illusion d'une vie intérieure. Mais en réalité ce silence prétendu est bruisant de paroles, cette vie intérieure est un langage intérieur.

Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* (1945)

De plus, notre appareil conceptuel (l'ensemble des concepts dont nous disposons) est étroitement lié à la langue. En effet c'est la langue qui nous fournit nos concepts, représentés par des mots : « cheval », « rouge », « ville », « plaisir », etc. Ferdinand de Saussure, le fondateur de la linguistique moderne, montre que la langue découpe simultanément dans la masse amorphe des sons et dans la masse amorphe des idées confuses pour créer un signe. Par exemple, le signe *bleu*, qui consiste en une image acoustique associée à une représentation mentale, est produit par un double découpage : d'une part, le son /bleu/ est isolé des sons voisins, comme /pleut/, qui prennent un autre sens ; d'autre part, la couleur bleue est distinguée du vert d'un côté, du jaune de l'autre. L'idée de Saussure est que les idées (ou concepts), pas plus que les sons (ou phonèmes), ne préexistent à la langue. La langue est comme une feuille de papier dont la pensée est le recto, le son est le verso.

Ainsi la langue « découpe » le réel avec des concepts et des mots qui en désignent les différentes parties. C'est une sorte de cartographie. Par conséquent, le sens d'un mot est délimité par les mots voisins. Les mots « condescendance », « mépris », « dédain » et « hauteur » sont voisins, de sorte que le sens de chacun ne peut être précisément délimité que par opposition aux autres. Autre exemple : le mouton se dit *sheep* en anglais. Mais ces deux mots n'ont pas tout à fait la même valeur car l'anglais dispose du mot *mutton* pour désigner la pièce de viande apprêtée et servie à table. Saussure va jusqu'à dire que le sens des mots est entièrement donné par ces différences. Ce qui fait le sens d'un mot, c'est sa différence avec les autres mots. Ce qui constitue le concept de « chêne », c'est tout ce qui distingue le chêne des autres feuillus. Bref, une chose est constituée par l'ensemble des propriétés qui la distinguent des autres. Cette idée contredit donc l'idée naïve que nous pourrions avoir d'une langue comme une nomenclature, une liste de mots reliés à une liste de choses : les choses ne

préexistent pas au langage, elles sont créées par le langage. Le « bleu » ne préexiste pas, il est déterminé par le langage. On aurait tout aussi bien pu découper les couleurs autrement : Violet, bleu turquoise (à mi-chemin entre le bleu et le vert), jaune, etc. Cette idée selon laquelle le sens des signes est donné par leurs relations fait de la langue une **structure** au sens fort. « Dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs », écrit Saussure⁷. « Ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue. »⁸ C'est de la généralisation de ces idées à l'ensemble des sciences humaines qu'est né le courant *structuraliste* qui s'est développé en France dans les années 1960.

La conclusion de cette analyse de la langue est que notre schème conceptuel dépend de notre langue, donc que la pensée est toujours tributaire d'une langue, donc d'une culture. Par exemple, les Inuits disposent d'une dizaine de termes pour qualifier les nuances de blanc et les différents types de neige. Des langues comme le grec ou l'allemand permettent de substantiver des noms ou des adjectifs (ex : la rougeur, le manger, le faire), ce qui peut avoir des conséquences importantes sur la pensée philosophique. Cette thèse, selon laquelle la langue détermine la pensée, est connue sous le nom de l'hypothèse « Sapir-Whorf », du nom des deux chercheurs en linguistique qui ont poussé cette thèse le plus loin dans la première moitié du XX^e siècle. Toutefois cette thèse extrême a été significativement nuancée par la suite.

Et on peut en effet critiquer cette thèse. En effet, n'est-ce pas plutôt la pensée qui détermine la langue, plutôt que l'inverse ? D'où vient la langue, et comment expliquer ses évolutions, la création de concepts ? Il doit y avoir une faculté préconceptuelle en l'homme qui lui permet de dépasser les concepts dont il dispose. Ainsi ce n'est pas parce que les eskimos ont beaucoup de mots pour les nuances de blanc qu'ils parviennent à distinguer ces nuances : c'est au contraire parce qu'ils s'intéressent à ces nuances et sont capables de les distinguer qu'ils ont dû inventer des mots correspondants. Il faut donc, semble-t-il, admettre une capacité de modifier et de créer des concepts ; donc une forme de pensée antéprédicative.

3. Perception, action et langage

L'action et la perception constituent un élément à la fois conceptuel et préconceptuel, qui permet de faire le lien entre le *continuum* du réel et les catégories conceptuelles. Par exemple, la perception visuelle nous met face à des variations continues de couleurs présentées par l'arc-en-ciel. A partir de cette donnée, nous sommes capables aussi bien de reconnaître le caractère continu des transitions que de découper ce *continuum* en catégories distinctes (violet, bleu, vert, etc.).

Autre exemple : si on étudie les nuages, ou de simples formes dessinées, on peut les regrouper en catégories avant même d'avoir un mot (cumulus, stratus, etc.) correspondant à chaque type, à chaque concept. La perception est donc capable de créer des concepts par elle-même, antérieurement à toute langue donnée.

De même, l'action révèle du « préconceptuel » : parfois il nous arrive d'agir, de résoudre un problème pratique sans faire appel à la pensée conceptuelle. On peut imaginer que cette pensée est partagée par certains animaux, eux aussi capables de résoudre certains problèmes pratiques. Mais on pourrait encore distinguer le cas de l'homme, qui résout véritablement un problème par la pensée, de celui de l'animal qui procède simplement par essai et erreur, comme une souris qui finit par trouver son chemin dans un labyrinthe à force de tâtonner.

Plus fondamentalement, le sens lui-même repose dans l'action. Quand nous pensons, nos idées (exprimées ou non dans le langage) renvoient toujours, ultimement, à un réseau d'actions et de perceptions, que les philosophes analytiques contemporains appellent

⁷ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, II, chap. 4, § 4.

⁸ *Ibid.*

l'« arrière-plan ». Il n'est pas évident de savoir si l'on peut dissocier pensée et langage, mais il est clair qu'on ne peut dissocier pensée et action (et perception).

Nous pouvons ainsi critiquer l'idée que nous serions enfermés dans le langage : notre pensée renvoie à l'action, à notre expérience ; si nous sommes enfermés quelque part c'est dans l'action, dans le champ empirique des expériences.

Montrer la parenté étroite entre la pensée et l'action, voire dire que la pensée se réduit à l'action, est un argument ambivalent. D'un côté, cela semble donner un ancrage prélinguistique à la pensée : l'action. Mais d'un autre côté, cela veut dire qu'il *n'existe pas de signification idéale*. Si la pensée se réduit à l'action, la signification d'un mot se réduit à son mode d'emploi, à la manière dont il est utilisé. C'est la thèse de Wittgenstein et de Quine, autre philosophe analytique dont nous parlerons plus tard⁹. L'idée d'une signification idéale est comme l'idée d'une règle idéale : c'est un mythe, une fiction. Nous ne savons pas *exactement* quel est le sens des mots que nous utilisons, car le savoir reviendrait à savoir comment nous les utiliserions face à une *infinité* de cas. Par exemple, nous ne savons pas exactement ce qu'est un « célibataire » : un homme non marié ? un veuf ? un homme qui vit seul ? Et même si la définition était claire, on ne pourrait pas être sûr de ne jamais rencontrer, un jour, une nouvelle situation qui nous imposerait de préciser cette définition. De la même manière, pour savoir si un élève maîtrise l'addition il faudrait le tester sur un nombre infini de cas, en lui demandant la somme de tous les nombres possibles ! Sans cela rien ne prouve qu'il n'applique pas une autre règle, qui coïncide avec l'addition seulement sur les cas testés.

B. Le langage : aboutissement ou corruption de la pensée ?

Nous pouvons donc admettre que le langage est étroitement lié à la pensée, et qu'il influence la pensée, bien que réciproquement la pensée influence aussi (et produit) le langage. La question qui se pose alors est de savoir si le langage constitue plutôt un atout pour la pensée, ou une entrave.



1. Le langage est l'aboutissement de la pensée

Le langage est sans doute un atout, ne serait-ce que du fait qu'il permet d'exprimer et de communiquer nos pensées. C'est là son avantage le plus fondamental, qu'il ne faut pas oublier. De plus, comme nous l'avons dit seul le langage permet des idées générales. C'est ce que soulignait Rousseau :

D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pour quoi les animaux ne sauraient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, et qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, et ses yeux, modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée : sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle et non pas un autre, et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées

⁹ Dans le cours sur l'interprétation pour sa thèse sur l'indétermination de la traduction.

générales ; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1754)

De la même manière, Hegel critique l'intuition et l'ineffable¹⁰ au profit de la pensée conceptuelle claire qui s'exprime dans le langage. L'intuition, dit-il, est une « nuit où toutes les vaches sont noires » ; nous n'avons de véritables pensées que lorsque nous les exprimons par le langage ; il n'y a pas de pensée antépédicative (i.e. antérieure au jugement de prédication ou au langage réfléchi) :

Nous n'avons conscience de nos pensées, nous n'avons des pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et que par suite nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots est une entreprise insensée. Mesmer¹¹ en fit l'essai et de son propre aveu, il en faillit perdre la raison. Et il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car en réalité **l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot**. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie.

Friedrich Hegel, *Philosophie de l'esprit* (1805)

Il n'est pas étonnant de voir aussi les poètes, artistes du langage, prendre la défense de celui-ci. Faisons monter à la barre Stéphane Mallarmé : ce fervent amoureux de la langue souligne le fait que le « dicible » dépasse le visible : on peut parler de ce qu'on ne voit pas. Le langage dépasse le concret de l'expérience sensible, il nous donne accès à une réalité idéale, abstraite, métaphysique, à une fleur conceptuelle « absente de tous bouquets » :

Un désir indéniable à mon temps est de séparer comme en vue d'attributions différentes le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel.

Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel reportage dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains.

A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant ; si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure.

Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

Au contraire d'une fonction de numéraire facile et représentatif, comme le traite d'abord la foule, le Dire, avant tout, rêve et chant, retrouve chez le poète, par nécessité constitutive d'un art consacré aux fictions, sa virtualité.

Stéphane Mallarmé, préface au *Traité du Verbe* (1886) de René Ghil

2. Le langage corrompt la pensée (Nietzsche, Sartre)

Mais le langage a aussi des inconvénients. S'il permet de s'exprimer et de communiquer, donc de dévoiler aux autres, en le rendant public et commun, ce qu'il y a de plus personnel et individuel, voire intime, ce n'est pas sans transformer, appauvrir, falsifier ce qui est à

¹⁰ Ce qui ne peut être dit, expliqué.

¹¹ Célèbre médecin allemand (1734-1815), qui exerça à Vienne et à Paris ; il est le fondateur de la théorie du « magnétisme animal », par le transfert duquel il prétendait guérir les maladies.

transmettre. Ainsi Schopenhauer remarque que comme tout moyen, le langage corrompt, abstrait, déforme :

Parole et langage, voilà donc les instruments indispensables de toute pensée claire. Mais comme tout moyen, comme tout machine, ces instruments sont en même temps une gêne et une entrave. Le langage en est une, parce qu'il contraint à entrer dans certaines formes fixes, les nuances de la pensée toujours instable, toujours en mouvement : et en les fixant, il leur ôte la vie. On peut tourner en partie cet inconvénient, en apprenant plusieurs langues. En effet, en passant d'une forme dans une autre, la pensée se modifie, et se débarrasse de plus en plus de son enveloppe : et ainsi son essence intime se manifeste plus clairement, et elle recouvre sa mobilité originelle.

Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, chap. VI

Nietzsche, grand disciple de Schopenhauer, exprime ces mêmes idées « romantiques » sur un ton encore plus lyrique :

Hélas, mes pensées, qu'êtes-vous devenues, maintenant que vous voilà écrites et peintes ! Il n'y a pas longtemps vous étiez si diaprées, si jeunes, si malignes, pleines de piquants et de secrètes épices qui me faisaient éternuer et rire – et à présent ? (...) Qu'écrivons-nous, que peignons-nous avec nos pinceaux chinois, nous autres mandarins, éterniseurs de choses qui *peuvent* s'écrire, que sommes-nous capables de reproduire ? Hélas, seulement ce qui va se faner et commence à s'éventer !

Par-delà bien et mal, § 296

Soupir. – J'ai saisi cette idée au vol et je me suis jeté sur les premiers mots mal venus pour la fixer, afin qu'elle ne m'échappe pas une fois encore. Et voici à présent que ces mots arides me l'ont tuée, et qu'elle pend et se balance en eux – et je ne comprends plus guère, en la considérant, comment j'ai pu être si heureux en attrapant cet oiseau.

Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 298

a. La primauté de l'intuitif sur le discursif (Schopenhauer)

Entre l'intuitif (la pensée immédiate et concrète qui s'apparente à un regard, à une vision) et le discursif (la pensée médiate et abstraite qui passe par le langage et ne voit pas tout d'un coup), Schopenhauer valorise l'intuition, qui selon lui est à la source de toute véritable pensée :

Comme on passerait de la lumière directe du soleil à cette même lumière réfléchie par la lune, nous allons, après la représentations intuitive, immédiate, qui se garantit elle-même, considérer la réflexion, les notions abstraites et discursives de la raison, dont tout le contenu est emprunté à l'intuition et qui n'ont de sens que par rapport à elle. Aussi longtemps que nous demeurons dans la connaissance intuitive, tout est pour nous lucide, assuré, certain. Ici, ni problèmes, ni doutes, ni erreurs, aucun désir, aucun sentiment de l'au-delà ; on se repose dans l'intuition, pleinement satisfait du présent. Une telle connaissance se suffit à elle-même ; aussi, tout ce qui procède d'elle simplement et fidèlement, comme l'œuvre d'art véritable, ne risque jamais d'être faux ou démenti ; car elle ne consiste pas dans une interprétation quelconque, elle est la chose même. Mais avec la pensée abstraite, avec la raison, s'introduisent dans la spéculation le doute et l'erreur, dans la pratique l'anxiété et le regret.

Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, § 8

Comme la matière des concepts – ainsi que nous l'avons montré – n'est autre que la connaissance intuitive, et que par conséquent tout l'édifice de notre monde intellectuel repose sur le monde de l'intuition, nous devons pouvoir revenir, comme par degrés, de concepts en concepts aux intuitions d'où ces concepts ont été immédiatement tirés ; c'est-à-dire que nous devons pouvoir appuyer tout concept sur des intuitions qui, par rapport aux abstractions, jouent le rôle d'un modèle. Ces intuitions représentent donc le contenu réel de notre pensée ; partout où elles manquent, il n'y a plus de concepts, mais des mots. Sous ce rapport, notre

intelligence ressemble à un billet de banque, qui pour avoir une valeur réelle, suppose du numéraire en caisse, destiné à solder, le cas échéant, tous les billets émis. Les intuitions sont le numéraire et les concepts les billets. (...) Toute pensée, à l'origine, est une image ; c'est pourquoi l'imagination est un outil si nécessaire de la pensée ; les têtes qui en sont dépourvues ne font jamais rien de grand, sinon en mathématiques. (...)

En dernière analyse, toute vérité et toute sagesse résident réellement dans l'intuition. Mais **cette intuition, il est malheureusement impossible de la saisir et de la communiquer aux autres.** (...) Seule la connaissance bâtarde, la connaissance abstraite, secondaire, celle des concepts, peut se communiquer entièrement.

Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, chap. VII

b. Les concepts de la langue déforment la pensée originale

De plus, comme nous l'avons déjà compris, la langue déforme la pensée car elle consiste en un ensemble de mots, donc de concepts, qui appauvrissent nécessairement ce que nous voulons dire : quel appauvrissement il y a, quand on passe de ma sensation unique, brûlante et poignante, au mot banal « amour » ! Les mots sont comme des catégories prédéfinies qui s'interposent entre nous et les choses, qui nous donnent d'emblée une interprétation des choses et occultent leur richesse infinie.

Elle s'irritait contre cette manie de tout mettre en mots. Les violettes étaient les paupières de Junon et les anémones des épouses inviolées. Comme elle détestait *les mots qui se mettaient toujours entre elle et la vie* : c'étaient eux les violateurs, *ces mots tout faits qui suçaient la sève des choses vivantes.*

D. H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chatterley*, chap. VIII

On peut comprendre à partir de là la formule du poète anglais William Blake : « Quand les portes de la perception seront nettoyées, les choses apparaîtront à l'homme telles qu'elles sont, infinies. » De manière plus générale, Nietzsche critique le passage de la réalité première inconsciente à la conscience et au langage :

[L]'homme, comme toute créature vivante, pense continuellement, mais ne le sait pas ; la pensée qui devient *consciente* n'en est que la plus infime partie, disons : la partie la plus superficielle, la plus mauvaise : – car seule cette pensée consciente *advient sous forme de mots, c'est-à-dire de signes de communication*, ce qui révèle la provenance de la conscience elle-même. Pour le dire d'un mot, le développement de la langue et le développement de la conscience (*non pas* de la raison, mais seulement la prise de conscience de la raison) vont main dans la main. (...) Toutes nos actions sont au fond incomparablement personnelles, singulières, d'une individualité illimitée, cela ne fait aucun doute ; mais dès que nous les traduisons en conscience, *elles semblent ne plus l'être...* Voilà le véritable phénoménalisme et perspectivisme, tel que *je* le comprends : la nature de la *conscience animale* implique que le monde dont nous pouvons avoir conscience n'est qu'un monde de surfaces et de signes, un monde généralisé, vulgarisé, – que tout ce qui devient conscient *devient* par là même plat, inconsistant, stupide à force de relativisation, générique, signe, repère pour le troupeau, qu'à toute prise de conscience est liée une grande et radicale corruption, falsification, superficialisation et généralisation.

Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 354

Sartre rejoint Nietzsche sur ce point : lui aussi considère que le travail d'expression et de formulation est déjà une aliénation de la pensée :

Les mots boivent notre pensée avant que nous ayons eu le temps de la reconnaître ; nous avons une vague intention, nous la précisons par des mots et nous voilà en train de dire tout autre chose que ce que nous voulions dire.

Sartre, *Situations I*, p. 201

Ainsi, Condillac remarque que même si chacun ne voit pas les couleurs de la même manière que l'autre, cela n'empêche pas qu'il y ait un accord, par le langage, sur la vérité des différentes propositions. Même si A voit le ciel bleu et B le voit rouge, tous deux ont appris à appeler cette couleur « bleu », par conséquent ils seront d'accord pour affirmer que « le ciel est bleu ». Ainsi le langage peut fort bien se passer de l'identité profonde des sensations qu'il exprime.



c. Le langage suggère une métaphysique (Nietzsche)

Le langage est une aliénation, non seulement au niveau des *concepts* mais aussi, plus profondément, au niveau de la *grammaire*, de la logique et de la raison, cette « métaphysique du langage ». Voici une nouvelle expression de ce point de vue, que nous avons déjà rencontré dans la critique nietzschéenne du cogito cartésien :

Autrefois on considérait le changement, la variation, le devenir en général, comme des preuves de l'apparence, comme un signe qu'il devait y avoir quelque chose qui nous égare. Aujourd'hui, au contraire, nous voyons que le préjugé de la raison nous force à fixer l'unité, l'identité, la durée, la substance, la cause, la réalité, l'être, qu'il nous enchevêtre en quelque sorte dans l'erreur, qu'il *nécessite* l'erreur ; malgré que, par suite d'une vérification sévère, nous soyons certains que l'erreur se trouve là. Il n'en est pas autrement que du mouvement des astres : là nos yeux sont l'avocat continu de l'erreur, tandis qu'ici c'est notre *langage* qui plaide sans cesse pour elle. Le langage appartient, par son origine, à l'époque des formes les plus rudimentaires de la psychologie : nous entrons dans un grossier fétichisme si nous prenons conscience des conditions premières de la métaphysique du langage, c'est-à-dire la *raison*. Alors nous voyons partout des actions et des choses agissantes : nous croyons à la volonté en tant que cause en général : nous croyons au « moi », au moi en tant qu'être, au moi en tant que substance, et nous projetons la croyance, la substance du moi sur toutes les choses – par là nous *créons* la conception de « chose »... (...) La « raison » dans le langage : ah ! quelle vieille femme trompeuse ! Je crains bien que nous ne nous débarrassions jamais de Dieu, puisque nous croyons encore à la grammaire...

Friedrich Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, IV, § 5

Ainsi, Nietzsche en vient à concevoir la philosophie comme un travail contre les mots : « le philosophe est pris dans les rets du langage », et par conséquent son travail est de s'en libérer. Le fondateur de la logique et de la philosophie analytique moderne, Gottlob Frege, partageait ce point de vue :

Une grande partie du travail du philosophe consiste – ou devrait consister – en un combat avec la langue.

Frege, *Écrits posthumes*, p. 318.

Et c'est encore le même point de vue qu'exprime Wittgenstein : les problèmes philosophiques ne sont que des problèmes de langage. C'est le langage qui nous induit en erreur, qui nous fait croire qu'il y a des problèmes. Nous ne savons pas nous servir du langage. Il y a plusieurs jeux de langage, ce qui produit de la confusion quand nous voulons comprendre un jeu à partir d'un autre. Le cas où différentes personnes n'utilisent pas les mots dans le même sens constitue un exemple typique, mais la difficulté est parfois plus subtile...

Ce sont ces arguments qui ont poussé ces deux derniers philosophes – Frege et Wittgenstein – à rechercher une langue idéale exprimant la pensée sans la déformer, et avec toute la rigueur scientifique possible : c'est le projet de constituer un *langage logique* parfait, capable d'éliminer, par sa seule forme, les erreurs et expressions dénuées de sens. Mais réduire le langage à la pensée serait une erreur. C'est même précisément cette erreur qui mène à nombre de « faux problèmes » et qui empêchent le philosophe dans les « rets » du langage. Wittgenstein lui-même, dans ce qu'on appelle sa seconde philosophie, a pris conscience de

l'immense variété des jeux de langage. En particulier, on peut montrer que le langage ne sert pas seulement à penser, mais aussi à agir. Peut-on aller jusqu'à dire que le langage est un instrument de pouvoir ?